

MARCELO BRODSKY EST REPRÉSENTÉ PAR LES GALERIES ROLF ART (BUENOS AIRES) ET HENRIQUE FARIA FINE ART (NEW YORK).

À VOIR
LA SÉRIE "1968 : THE FIRE OF IDEAS" SERA MONTRÉE DANS LE CADRE DE PLUSIEURS EXPOSITIONS COLLECTIVES : "FLASHES OF THE FUTURE, THE ART OF THE '68ERS OR THE POWER OF THE POWERLESS", DU 20 AVRIL AU 19 AOÛT, LUDWIG FORUM, JÜLICHER STRASSE 97-109, AIX-LA-CHAPELLE. "RESIST! THE 1960S PROTESTS, PHOTOGRAPHY AND VISUAL LEGACY", DU 27 JUIN AU 26 AOÛT, BOZAR, RUE RAVENSTEIN 23, BRUXELLES. LES RENCONTRES D'ARLES, DU 2 JUILLET AU 23 SEPTEMBRE.

Le vent s'était levé

Marcelo Brodsky

Propos recueillis par William Massey

A la fin des années 1960, en l'espace de quelques mois, de Rio à Tokyo, de Washington à Sydney, de Milan à Beyrouth... des villes du monde entier ont montré un visage rebelle et plein de vie, entre rêves et revendications. *L'Officiel Art* est allé à la rencontre de l'artiste argentin Marcelo Brodsky qui s'est plongé dans les archives de cette période charnière aux quatre coins du monde.

Marcelo Brodsky, *Beirut, 1968*, 2014-2017, photographie d'archive noir et blanc de 1968 issue des Archives et collections spéciales de la bibliothèque de l'Université américaine de Beyrouth, avec des textes manuscrits de l'artiste, impression encres pigmentaires sur papier Hahnemühle, 90 x 60 cm. édition de 7 + 2 AP.

POUR TOUTES LES PHOTOS DE CE SUJET : COURTESY DE MARCELO BRODSKY, HFFA NYC & ROLF ART GALLERY.



L'OFFICIEL ART : Né en 1954, vous étiez tout juste adolescent à la fin des années 1960. Quels sont vos souvenirs de cette période d'effervescence politique, sociale et culturelle ?

MARCELO BRODSKY : L'événement qui m'a le plus marqué est sans aucun doute l'assassinat de Che Guevara en Bolivie en octobre 1967. Le Che était vu comme une véritable incarnation de la révolution dans le monde entier et tout particulièrement en Amérique latine. Toute ma génération a été influencée par son action. Quelques mois plus tard, en mai 1968, la France se soulevait. Les happenings, les hippies, les provos, les jeunes dans les rues commençaient à ébranler nombre des dogmes établis depuis des décennies. La jeunesse voulait faire irruption en politique et exigeait une plus grande participation aux décisions. La culture s'ouvrait au débat et de nouveaux moyens d'expression et d'action artistique commençaient à être acceptés et pratiqués. Nous voulions tous imaginer un monde meilleur et plus libre, où chacun développerait ses idées et changerait la société pour la rendre plus juste. Nous étions alors convaincus que nous allions y parvenir.

En quoi votre fascination pour Mai 68 est-elle liée à votre histoire personnelle ?

Déjà en tant qu'élève au lycée Nacional de Buenos Aires, je fréquentais un milieu assez activiste, favorable à davantage de démocratie et de justice sociale. Je me souviens notamment avoir été très marqué par un ouvrage publié par la maison d'édition Insurrexit dans lequel étaient reproduits des textes visibles dans les rues de Paris, entre slogans et poésie publique. Si ce qui se passait à Paris était une bouffée d'air frais, il faut garder à l'esprit que la France n'était pas le seul théâtre de mouvements protestataires. Le mouvement des droits civiques prenait de plus en plus d'importance aux Etats-Unis. Et tandis que la mobilisation contre la guerre du Vietnam se propageait, les fronts indépendantistes grondaient, de la Lituanie au Bangladesh, et bien sûr dans toute l'Afrique. L'Amérique latine aussi s'éveillait, notamment au Mexique... jusqu'au massacre de Tlatelolco le 2 octobre 1968 qui y mit rapidement un coup d'arrêt. Des centaines d'étudiants furent tués par l'armée et la police sur la place des Trois Cultures à Mexico. Ce fut un tournant pour toute l'Amérique latine et le début d'une répression d'Etat qui aboutit plus tard à l'avènement des régimes militaires. Malgré des mouvements de contestation postérieurs tel que le Cordobazo en Argentine l'année suivante, 1968 marque donc aussi le début d'une ère sanglante en Amérique latine...

En quoi vos années de recherche pour produire la série *El fuego de las ideas* vous ont-elles amené à appréhender l'Histoire différemment ?

J'ai consacré trois ans à collecter des images dans le monde entier. Ayant fondé puis dirigé pendant trente ans l'agence photo Latinstock, je sais comment obtenir les meilleures images via agences photo, photographes, universités, musées, fichiers nationaux, services de police et services secrets. Ma recherche montre qu'il y a une manière visuelle de raconter l'Histoire. L'image suggère et révèle, elle est moins affirmative que les mots et permet des lectures ouvertes et multiples. Comme les nouvelles générations ne semblent guère prêter attention aux discours sans images, le visuel peut s'avérer le seul moyen de les intéresser à l'Histoire. Les spectateurs peuvent s'identifier plus rapidement aux images et les relier à leur propre expérience. Bien sûr, le texte joue un rôle dans la narration, mais plus nous utilisons des images pour raconter une histoire, plus il est probable que cette histoire soit entendue.

Si les images d'archives constituent le point de départ de votre processus artistique, votre démarche va plus loin, notamment grâce à une utilisation spécifique de la couleur et du texte.

Effectivement, et à titre d'exemple, *Buena Memoria* (1996), mon essai photographique le plus connu, prend pour point de départ une photo de ma classe au lycée. Sur cette dernière, j'ai réalisé plusieurs interventions

textuelles indiquant ce qu'était devenu chacun de mes camarades de classe, y compris Claudio et Martin, disparus, victimes de la dictature argentine à la fin des années 1970. Pour moi, il est important que ce travail soit présent dans des collections telles que la Tate de Londres, le Metropolitan Museum of Art de New York, le Musée des Beaux-Arts de Houston, le Musée national des Beaux-Arts d'Argentine, la Pinacothèque de São Paulo ou encore la Banco de la Republica en Colombie. Mais surtout, cette photo est accrochée dans le patio du Colegio Nacional de Buenos Aires, et elle raconte aux jeunes d'aujourd'hui ce qu'il s'est passé dans un langage visuel auquel ils peuvent s'identifier. La relation entre texte et image est essentielle dans mon travail. L'inclusion de texte est un ressort créatif qui me permet d'orienter le regardeur vers les détails de l'image qui m'intéressent le plus. Parfois, il y a déjà du texte dans l'image, puis il y a le texte que j'ajoute après avoir effectué mes recherches, pour insérer "ce qui était dit" au moment où la photographie a été prise. Enfin, je peux ajouter de la couleur par l'emploi de différentes techniques : crayon, aquarelle, marqueur... L'impression numérique sur papier coton me permet de disposer d'une surface compatible avec l'utilisation de ces derniers, contrairement au papier photographique. D'un point de vue conceptuel, la couleur et le texte génèrent de multiples juxtapositions et tensions visuelles qui chargent mon travail d'une aura, d'une magie.

Alors que l'Histoire peut créer un discours impersonnel, votre travail va dans le sens inverse et établit de nouveaux récits. Comment souhaitez-vous que cette série inspire la jeune génération ?

J'ai intitulé ce travail "Le Feu des Idées" parce que beaucoup d'idées de 68 ont inspiré la lutte des générations suivantes pour la liberté, l'égalité et les droits de l'homme. La charge politique des idées des années 1960 a conduit à ouvrir les esprits aux changements de la société. Le récit créé par cette série me semble relier plusieurs espaces au-delà des habituels Paris, Prague, Berlin... et montre d'autres mouvements importants dans d'autres parties du monde. Mon intention est de réactiver ces idées, de les ramener au cœur du débat public, car je crois que bon nombre d'entre elles sont de bien meilleures idées que celles dont nous discutons aujourd'hui.

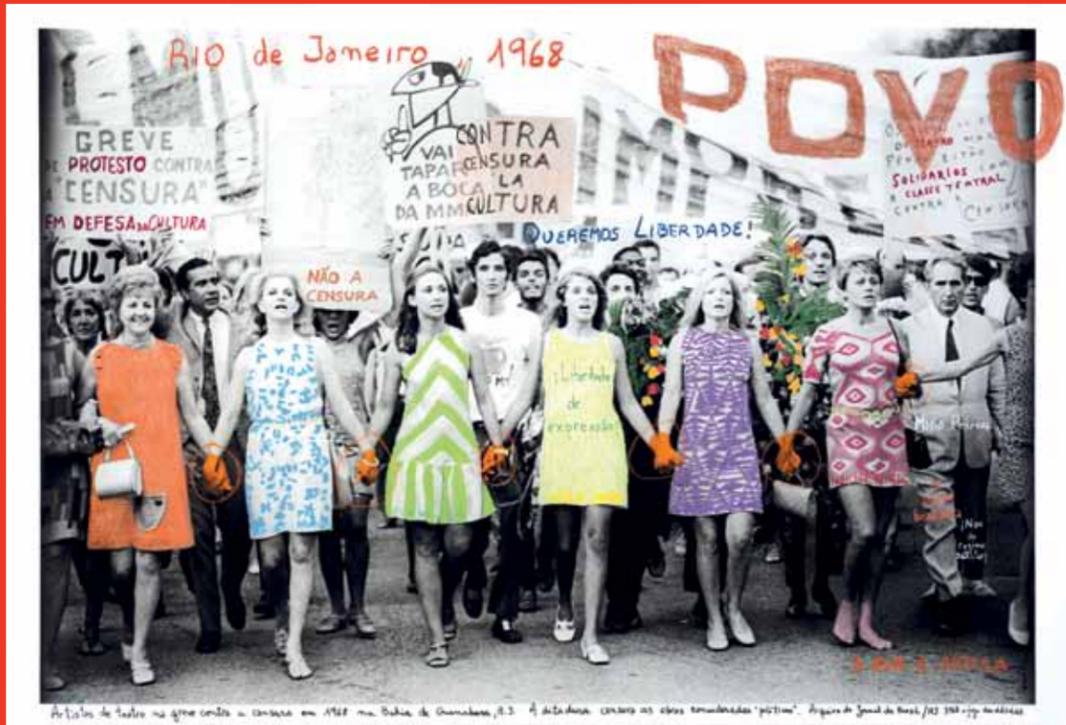
A votre avis, comment l'esprit de Mai 68 a-t-il été intégré aux luttes d'aujourd'hui dans le travail des artistes contemporains ?

En 68, l'art a changé, le théâtre a changé, la musique a changé et les Beatles et les Stones nous ont changés nous. L'art s'est libéré de nombreux principes académiques et s'est ouvert à de nouveaux mécanismes de création, d'intervention, de performance. Au même moment émergeait la critique institutionnelle sur le rôle des musées et le rôle de la culture dans la société. Marcel Broodthaers a occupé le hall central du Palais des Beaux-Arts avec d'autres artistes pour soutenir les marches des étudiants et remettre en question la culture de classe. Aussi, je suis convaincu que l'art contemporain ne peut pas être entièrement compris sans voir ses racines dans les idées, les actions sociales et l'art conceptuel qui ont prévalu dans les rues du monde entier à cette époque.

Marcelo Brodsky, *1968 : the Fire of Ideas*. Textes en espagnol et en anglais. RM Editorial (parution octobre 2017).



De haut en bas : Marcelo Brodsky, *Paris, 1968*, 2014-2017, photographie d'archive noir et blanc de 1968 de Manuel Bidermanas, avec des textes manuscrits de l'artiste, impression encres pigmentaires sur papier Hahnemühle, 60 x 90 cm. Edition de 7 + 2 AP.
Marcelo Brodsky, *München, 1968*, 2014-2017, photographie d'archive noir et blanc de 1968 de Friedrich Rauch, avec des textes manuscrits de l'artiste, impression encres pigmentaires sur papier Hahnemühle, 60 x 90 cm. Edition de 7 + 2 AP.



Marcelo Brodsky, *Passeata dos cem mil 2, 1968*, 2014-2017, photographie d'archive noir et blanc de 1968 issue de *Folha Imagens*, avec des textes manuscrits de l'artiste, impression encres pigmentaires sur papier Hahnemühle, 60 x 90 cm. Edition de 7 + 2 AP.



Marcelo Brodsky, *Pekin, 1968*, 2014-2017, photographie d'archive noir et blanc de 1968 de Robert Harding, avec des textes manuscrits de l'artiste, impression encres pigmentaires sur papier Hahnemühle, 60 x 90 cm. Edition de 7 + 2 AP.

THE WIND HAD RISEN

At the end of the 1960s, in the space of a few months, from Rio to Tokyo, from Washington to Sydney, from Milan to Beirut... cities all over the world became rebellious and full of life, torn between dreams and demands. *L'Officiel Art* met with the Argentinean artist Marcelo Brodsky, who immersed himself in the archives of this pivotal period in the four corners of the world.

Interview by William Massey

L'OFFICIEL ART : Born in 1954, you were just a teenager in the late 1960s. What are your memories of this period of political, social and cultural turmoil?

MARCELO BRODSKY: The event that most marked me was without a doubt the assassination of Che Guevara in Bolivia in October 1967. Che was seen across the world, and especially in Latin America, as a real incarnation of the revolution taking place. My entire generation has been influenced by his actions. A few months later, in May 1968, France rose up. Happenings, hippies, young people in the streets, began to shake many of the dogmas established for decades.

Young people wanted to burst into politics and demanded a greater participation in decision-making. Culture was becoming open to debate, and new means of expression and artistic action were beginning to be accepted and practiced. We all wanted to imagine a better and freer world, where everyone would develop their ideas and change society to make it more just. We were convinced that we would achieve this.

How is your fascination for May '68 related to your personal story?

Already, as a high-school student at the Colegio Nacional de Buenos Aires, I was immersed in a fairly activist environment, favorable to increasing democracy and social justice. I remember in particular being impacted by a work published by the publishing house Insurrexit in which texts visible in the streets of Paris, somewhere between slogans and public poetry, were reproduced. If what was happening in Paris was a breath of fresh air, we must bear in mind that France was not the only theater of protest movements. The civil rights movement was becoming increasingly important in the United States. And while the mobilization against the Vietnam War was spreading, separatist fronts rumbled, from Lithuania to Bangladesh, and of course all over Africa.

Latin America was also waking up, especially in Mexico... until the Tlatelolco massacre on October 2, 1968, which quickly put a stop to it. Hundreds of students were killed by the army and the police on the Three Cultures Square in Mexico City. It was a turning point for all of Latin America and the beginning of a state repression that later led to the advent of military regimes. Despite later protest movements such as the Cordobazo in Argentina the following year, 1968 also marked the beginning of a bloody era in Latin America ...

How did your years of research to produce the *El fuego de las ideas* series lead you to understand History differently?

I spent three years around the world collecting images. Having founded, and then directed for thirty years, the Latinstock photo agency, I know how to get the best images via photo agencies, photographers, universities, museums, national archives, the police and secret services. My research shows that there is a visual way of recounting History. Images suggest and reveal, they are less affirmative than words and allows for open and multiple readings. Given that new generations do not seem to pay much attention to speech without images, the visual can be the only way to interest them in History. Spectators can

identify with images more quickly and relate them to their own experience. Of course, text plays a role in storytelling, but the more images we use to tell a story, the more likely that story will be heard.

If archive images are the starting point of your artistic process, your approach goes further, notably through a specific use of color and text.

Indeed, and as an example, *Buena Memoria* (1996), my best-known photographic essay, takes as a starting point a photo of my class in high school. On this photo, I inscribed several textual notes, indicating what had become of each of my classmates, including Claudio and Martin: missing, they were victims of the Argentine dictatorship in the late 1970s. For me, it is important that this work is present in collections such as the Tate in London, the Metropolitan Museum of Art in New York, the Museum of Fine Arts in Houston, the National Museum of Fine Arts in Argentina, the Pinacoteca de São Paulo or the Banco de la Republica in Colombia. But above all, this photo is hanging on the patio of the Colegio Nacional de Buenos Aires, and it tells the young people of today what happened, in a visual language with which they can identify. The relationship between text and image is essential in my work. The inclusion of text

is a creative springboard that allows me to direct the viewer to the details of the image that interest me the most. Sometimes there is already text in the image; then there is the text that I add after doing my research, to insert "what was being said" at the time the photograph was taken. Finally, I can add color by using different techniques: pencil, watercolor, markers... The digital printing on cotton paper, unlike photographic paper, allows me to have a surface which is compatible with the use of these latter tools. From a conceptual point of view, color and text generate multiple juxtapositions and visual tensions that charge my work with an aura, a certain magic.

While history can create an impersonal discourse, your work goes in the opposite direction and establishes new narratives. How would you like this series to inspire the younger generation?

I entitled this work "The Fire of Ideas" because many of the ideas of '68 inspired the struggle of the following generations for freedom, equality and human rights. The political charge of the ideas of the 1960s led to open minds to changes in society. The story created by this series seems to me to connect several spaces beyond the usual Paris, Prague, Berlin... and shows other important movements in other

parts of the world. My intention is to reactivate these ideas, to bring them back to the heart of public debate, because I believe that many of them are much better ideas than the ones we are discussing today.

In your opinion, how has the spirit of May '68, the mother of all battles, been integrated into the struggles of today in the work of contemporary artists?

In '68, art changed, theater changed, music changed, and the Beatles and Stones changed us. Art freed itself from many academic principles and opened up to new mechanisms of creation, intervention, and performance. At the same time, there was institutional critique regarding the role of museums and of culture in society. Marcel Broodthaers occupied the central hall of the Palais des Beaux-Arts with other artists to support student marches and challenge class culture. Also, I am convinced that contemporary art cannot be fully understood without identifying its roots in the ideas, social actions, and conceptual art that prevailed in the streets of the world at that time.

Marcelo Brodsky, *1968 : the Fire of Ideas*. Texts in Spanish and English. RM Editorial (published in October 2017).